

ENTRE LOCALISME ET UNIVERSALISME : LE CAS DE L'IDENTITÉ GALICIENNE

CAROLINE DOMINGUES

Université de Lille II

Pour définir leur identité, les nations ou les communautés ayant l'ambition de le devenir s'appuient sur des critères tels que l'histoire, les traditions ou la langue ainsi que sur des éléments subjectifs. Il peut s'agir d'images, de symboles, de stéréotypes, de mythes originels qui offrent à la conscience collective une figuration de sa « personnalité » et de son unité. Mais lorsqu'une identité est brimée, il arrive parfois qu'une communauté perde l'estime d'elle-même et recherche au dehors ses propres modèles.

C'est le cas de la Galice. Son identité s'est construite par l'affirmation de différences et d'analogies. Elle s'est fondée sur le rejet de la Castille et la recherche d'affinités ethniques, historiques, culturelles ou économiques au-delà des frontières de l'Etat espagnol. La revendication identitaire galicienne est apparue au XIX^e siècle pour contester un rapport de domination. Dès lors, et suivant les objectifs poursuivis, son identité s'est rattachée au mythe du celtisme, elle s'est identifiée à la culture européenne ou s'est confondue avec l'identité portugaise, le but étant de rechercher délibérément la dissonance avec la culture et le pouvoir castillans.

I.- LA CONSEQUENCE D'UNE IDENTITE INFERIORISEE

Cette construction particulière de l'identité de la Galice s'explique par le sentiment d'infériorité qu'ont, durant des siècles, nourri les habitants

de cette région à l'égard de la Castille. Repliée sur elle-même et abandonnée à la passivité historique, la population a vu arriver dès le XIV^e siècle des fonctionnaires, des curés et des militaires castillans qui ont imposé leur pouvoir et leur langue, mais sans jamais venir à bout d'une identité dont la persistance s'explique en partie par le maintien d'un système traditionnel agraire, pas seulement en tant qu'élément retardateur, mais aussi comme facteur constitutif de la structure économique, sociale et culturelle de la région.

Malgré des siècles de castillanisation, la Galice ne s'est jamais réellement assimilée. Pour Alfonso Castelao, intellectuel galicien du début du siècle, « la vie de la Galice a été plus interne qu'externe, [...] elle ne s'est laissée ni conquérir, ni dominer et [...] elle ne fut ni conquérante, ni dominatrice. Son trait particulier est celui de la résistance ». Ainsi, la langue galicienne a survécu, même si elle est restée jusqu'au siècle dernier confinée dans une tradition orale essentiellement transmise par les paysans, les pêcheurs et les petits artisans galiciens. Très vite, la langue des gens cultivés, celle de la ville, de l'administration et de l'école est devenue le castillan alors que le galicien représentait la pauvreté, le village, l'inculture.

Au cours de leur histoire, les Galiciens ont été conduits à intérioriser l'image négative de leur propre identité, image qui leur était renvoyée par le groupe dominant. La thèse qui longtemps a pénétré les esprits voulait que le galicien ne soit qu'un mauvais dialecte du castillan. Aujourd'hui encore, bien que le galicien soit la langue majoritaire dans la région, c'est une langue secondaire dans la relation diglosique qu'elle maintient avec le castillan. Une preuve en est le peu de place qu'occupe cette langue dans les médias galiciens par exemple.

L'affirmation de l'identité galicienne est en fait longtemps restée un débat d'intellectuels. Ce combat a coïncidé au XIX^e siècle avec la renaissance de la littérature galicienne. Le premier livre imprimé entièrement en galicien, *Cantares Galegos* de Rosalía de Castro (en 1863), est le porte-drapeau du *Rexurdimento*, mais aussi en quelque sorte la voix de la Galice marginalisée et méprisée. Les attaques lancées contre la Castille y sont très dures. Pour autant, le sentiment majoritaire dans la

¹ « La vida de Galicia fue más interna que externa, [...] no se dejó conquistar ni dominar, pero [...] tampoco fue ni conquistadora ni dominadora. El trazo peculiar de su carácter es el de la resistencia ». (, Alfonso Castelao, *Siempre en Galicia*, Buenos Aires : Edición Galicia del Centro Gallego de Buenos Aires, 1971, p. 318).

population ne semble jamais être sorti du registre de la dépendance et de l'infériorité par rapport à la Castille. Comme l'écrit Vicente Barros dans *Nazonalismo Galego* :

Nous savons bien que la domination espagnole en terre galicienne se terminera, non pas le jour où nous expulserons de notre sol ses gouverneurs, ses gardes civils ou son armée, mais quand nous introduirons dans le coeur des Galiciens, le dénigrant, indigne et honteux sentiment d'espagnolité¹.

Dès lors, pour affronter l'ogre castillan, chaque génération d'intellectuels inventera, idéaliserà des périodes valorisantes ou simplement valorisées de l'histoire galicienne. Ils y chercheront des alliés prestigieux permettant au peuple galicien de retrouver une estime de soi. Manipulant parfois l'histoire, ils vont reconstruire une identité en réactivant certains mythes fondateurs. Car si l'identité nationale est un produit de l'histoire, elle en est également l'instrument. Ainsi, elle devient peu à peu en Galice l'alibi des régionalistes, puis, au cours des XIX^e et XX^e siècles, celui des nationalistes. La revendication identitaire permet en outre de s'ouvrir à un monde choisi permettant l'affirmation d'un universalisme propre à la communauté.

II.- DU MYTHE DU CELTISME AU PARADIS GALAÏCO-PORTUGAIS

Le premier des mythes réactivés est celui du celtisme. Des études initiées au milieu du XVIII^e attribuèrent au peuple celte un rôle démesuré en Galice. Des fouilles archéologiques ont, certes, attesté la présence de tribus celtes en Galice dès le XI^e siècle avant Jésus Christ, mais des études postérieures ont largement réduit cette influence, sans pour autant nier leur présence dans la région.

Il n'empêche que pour Alfonso R. Castelao, seule l'origine celte des premiers peuplements a eu une réelle influence dans la formation de

¹ « Sabemos que el dominio español en la tierra gallega acabará, no el día que expulsemos de nuestro suelo a sus gobernadores, guardiaciviles y ejército, sino cuando metamos en el corazón de las gentes gallegas, el denigrante, indigno y vergonzoso sentimiento de españolidad » (Barros, Vicente, *Nazonalismo Galego*, Buenos Aires : Losada, 1973, p. 45).

l'identité galicienne. Il soutient que des affinités rapprochent les Galiciens des Irlandais, des Gallois ou des Bretons : entre la Galice et les pays nordiques européens, existerait une parenté ethnique qui se révélerait et perdurerait dans la manière de vivre et de penser. Il suffit pour cela, soutient Castelao, de parcourir les finistères européens pour ressentir un ruralisme inné quise manifeste dans la dissémination des habitations, dans le désir de vivre en contact avec la nature et dans l'amour du lieu de naissance¹. La Galice peut ainsi s'identifier avec n'importe quel peuple celte, inassimilable à l'influence de puissances spirituellement plus fortes.

L'objectif poursuivi par les intellectuels galiciens, comme Alfonso Castelao, est de doter la Galice d'une conscience historique et de renouer avec un passé supposé prestigieux. Pour cela, ils feront parfois preuve d'une celtophilie exagérée en s'appuyant par exemple sur quelques personnages légendaires tels que Breogán, personnage mythique de race celte à qui la légende attribue la fondation de la ville de la Corogne et dont on dit que son fils Amairxen s'en alla peupler l'Irlande. Pour ces théoriciens, il s'agit de rendre à la Galice le ferment de son identité : l'appartenance au vaste peuple celte dont les racines sont éparpillées à travers les finistères européens. Cette appartenance offre à leur patrie une grandeur qui ne dépend plus de sa seule dimension géographique. Cependant d'après Branca Fernández Albalat, rédactrice d'une thèse *Guerre et religion dans la Gallaecia et la Lusitanie anciennes*, la théorie d'un celtisme galicien fut avant tout une idée que développèrent quelques nationalistes qui tentaient de détacher la Galice du reste de l'Etat².

Un autre référent psychoculturel est l'attachement porté à l'Europe par une partie de la classe intellectuelle. Cet attachement à l'Europe aux dépens de sa propre nation est un trait commun à de nombreuses minorités nationales qui cherchent dans l'Europe une alliée prestigieuse. Les nationalistes écossais, par exemple, soulignèrent au début du siècle les liens entre l'Ecosse et l'Europe, liens bien plus forts que ceux unissant l'Ecosse à l'Angleterre.

Selon le nationaliste Vicente Risco, les Galiciens ont du Britannique l'humour, du Français le sens critique, mais c'est surtout avec le Portugais qu'il voit l'identification la plus forte. En 1920, dans son livre *Teoria do nacionalismo galego*, il affirme que la mission historique de la

¹ Alfonso Castelao, *op. cit.*, p. 251-252.

² Interview de Branca Fernández Albalat, *A Nosa Terra*, Vigo, 8/01/93, n° 551, p. 24.

Galice et du Portugal est d'opposer l'atlantisme au méditerranéisme : « La formule de l'avenir est la civilisation atlantique fondée sur le romantisme des nations celtes dont la Galice fait partie »¹.

Le Portugal occupe une place prépondérante dans l'histoire de la pensée politique galicienne. Cette question, sempiternellement traitée sur le plan théorique plus que développée pleinement dans la pratique, constitue un thème essentiel du galléguisme. Les intellectuels et hommes politiques affirment l'existence d'une identité luso-galicienne qui s'appuie sur une histoire commune, celle qui lie le nord du Portugal et la Galice jusqu'aux premiers temps de la Reconquête alors que la frontière de la *Gallaecia* atteignait le fleuve Duero, une même géographie, un climat et un relief identiques.

Le Galicien et le Portugais partagent également les mêmes racines. Ces deux langues sont issues du galaïco-portugais qui connut au XIII^e et XIV^e un rayonnement culturel important². Toutes deux chantent la *saudade*, un sentiment qui, pour Alfonso Castela, est né lors de la séparation du Portugal et de la Galice et qui ne se guérira qu'au moment où les Galiciens et les Portugais se rejoindront en un même territoire. Dans la *saudade* entrent la mélancolie, le souvenir, la tendresse, la désillusion, l'abandon de soi-même et parfois le désir de « s'évanouir dans le refuge de la mort »³. Teixeira de Pascoaes, écrivain portugais, estimera que le seul peuple qui ressente la *saudade* est le peuple portugais, mais il inclut le galicien car dit-il, « la Galice est un morceau de Portugal sous les pattes du lion de la Castille »⁴.

Pour Alfonso Castela, la séparation de la Galice et du Portugal en 1121 aurait favorisé l'hégémonie castillane donc l'implantation d'une Espagne unique et uniformisée⁵. Dès lors, il souhaite restaurer l'unité

¹ « A fórmula do futuro é a civilización atlántica, basada no romanticismo das nacións celtas, das que Galicia forma parte », (, Xosé Ramón Barreiro Fernández, *Historia contemporánea de Galicia*, La Coruña : Gamma, 1983, p. 365).

² Le roi de Castille lui-même, Alfonso X le Sage (1252-1284), poète à ses heures, en est un des héros les plus appréciés. Ce monarque écrivain donne une impulsion décisive au castillan pour la prose, mais préfère écrire ses vers en galaïco-portugais qui restera la langue de la poésie et du lyrisme pendant deux siècles. Il le sera non seulement en Galice, en Espagne et au Portugal, mais aussi dans une grande partie du monde roman.

³ « El deseo de desvanecerse en el remanso de la muerte », (Alfonso Castela, *op. cit.*, p. 340).

⁴ « Galicia es un pedazo de Portugal bajo las patas del León de Castilla », *Ibid.*

⁵ *Ibid.*, p. 330.

galicienne telle qu'elle existait au temps de la *Gallaecia*. L'historien Benito Vicetto développe lui aussi le thème de la frontière administrative, mais non identitaire. Il estime qu'après l'indépendance du Portugal, la Galice est devenue un peu plus excentrée ; elle doit, selon lui, rejoindre le Portugal afin de développer son caractère national. « Nous devons être portugais avant d'être espagnols » affirme-t-il¹. Castelao donne à ce projet un caractère messianique : « La seule solution [...] est celle du fédéralisme ibérique, parce qu'ainsi notre esprit, aujourd'hui opprimé, se confondrait avec le portugais, dans la mission conjointe de créer pour le monde atlantique une nouvelle civilisation »².

Le premier nationalisme, à partir de 1916, marquera également une claire volonté de rapprochement avec le Portugal. En 1918 a lieu l'assemblée nationaliste de Lugo dont le manifeste constitue le document de base de l'idéologie nationaliste galicienne, document précurseur du Statut de 1936. La Galice est définie en tant que nation et le modèle d'organisation proposé pour l'Etat espagnol est le modèle fédéraliste. Le projet politique met l'accent sur une autonomie de la Galice qui permette de construire un Etat fédéral incluant le Portugal.

Le philosophe Juan Vicente Viqueira, membre du mouvement nationaliste des Irmandades da Fala, défend le rôle de la Galice en tant que trait d'union entre les deux Etats ibériques afin qu'ils forment une « grande Ibérie ». Pour le nationaliste Antón Villar Ponte, la Galice « sera la clé d'une grande Ibérie future »³. Dans un article *A visom internacionalista*, il affirme : « Les Galiciens qui n'aiment pas le Portugal ne doivent pas non plus aimer la Galice »⁴. Les nationalistes galiciens ont la certitude d'une vocation, d'un idéal à atteindre, la foi en une mission qui importe à l'histoire. En Alsace par exemple, Emile Bass explique que la psychologie alsacienne porte à la fois l'empreinte du génie latin et du génie germanique : « nous sommes les interprètes nés entre la France et l'Allemagne, (...) interprètes des intentions, interprètes

¹ « Debemos ser portuguesas antes que españoles », (Miragaia, Manuel, « A realidade portuguesa no pensamento galeguista », *Agália*, revista da Associação Galega da Língua, Orense, automne 1990, n°23, p. 272).

² « La única solución [...] es la del federalismo ibérico, porque así nuestro espíritu, ahora oprimido, se confundiría con el portugués en la misión conjunta de crear para el mundo atlántico una nueva civilización ». (Castelao, Alfonso, *op. cit.*, p. 324).

³ « A Galiza será a chave dumha grande Ibéria futura », (Miragaia, Manuel, *op.cit.*, p. 278).

⁴ « Os galegos que nom amen Portugal, também nom amarám á Galiza » (*Ibid*).

des mentalités, interprètes des climats culturels qui essaient de se rencontrer »¹. Il donne ainsi à sa région un rôle politique, une mission à accomplir.

Les théoriciens nationalistes considèrent que la Galice doit s'affirmer de façon radicale avec une complète autonomie et sortir de son réduit, se défendre de l'influence de la Castille grâce au contrepois du Portugal. Ils laissent de côté le mythe du celtisme et passent à une réalité linguistique, culturelle et historique plus contemporaine.

III.- QUAND L'ECONOMIQUE PREND LE RELAIS DU POLITIQUE

La décennie des années 80, une fois engagé le processus démocratique, a donné naissance progressivement à des groupes de réintégrationnistes ou lusistes qui considèrent que le galicien et le portugais ne sont qu'une même langue et nient l'existence du galicien en tant que langue à part entière. Derrière ce débat de linguiste, se cache bien évidemment un débat politique.

D'après le lusiste Manuel Miragaia, un des théoriciens de ce nationalisme d'inspiration marxiste est l'économiste Ramón López Suevos. Selon ce dernier, la Galice et le Portugal sont deux pays frères unis par une même langue et une culture commune. Pour Ramón López Suevos, il ne s'agit pas de faire fusionner les deux pays mais de les rapprocher. Partant des idées politiques des premiers nationalistes galiciens, il estime que la Galice doit regarder vers le Portugal pour restaurer son identité. Tout en plaidant pour l'indépendance de la Galice, il considère que si le destin de la Galice devait être espagnol ou portugais, il choisirait une Galice portugaise car au moins elle serait galicienne². Selon lui, l'existence d'un petit Etat comme la Galice n'est possible, d'un point de vue économique et politique, que dans le cadre d'une communauté gallégo-portugaise. Ramón López Suevos émet l'idée d'un Benelux galicien.

« La Galice, aujourd'hui et depuis toujours, vit le drame historique de sa schizophrénie, celle d'avoir une culture portugaise — et pourtant d'appartenir à l'Etat espagnol — et de ne pas former d'unité politique

¹ Emile Baas, *Situation de l'Alsace*, Strasbourg : Les Editions de l'Est, 1946, p. 72.

² Miragaia, Manuel, *op. cit.*, p. 269-285.

avec le Portugal », regrette Manuel Miragaia¹ qui considère que tout nationaliste se doit d'être réintégrationniste, au moins du point de vue linguistique, s'il souhaite rehausser le prestige de sa langue et de sa culture et lui donner une force, une diffusion et une réelle assurance. Selon lui, les avantages sont nombreux car le « gallégo-portugais » est langue officielle au Portugal, il est utilisé au sein de la Communauté Européenne et les espaces qui sont les siens sont vastes puisqu'ils comprennent en plus de la Galice et du Portugal, le Brésil et quelques pays africains².

Même si pour l'hebdomadaire nationaliste galicien, *A Nosa Terra*, la Galice et la région Nord du Portugal sont toujours « deux amoureux à qui il faudrait enfin donner le consentement », le nationalisme conduit aujourd'hui par le Bloque Nacionalista Galego est devenu plus pragmatique en cherchant dans un rapprochement — et non plus dans une union — avec le Portugal des bénéfices économiques ou culturels plutôt que politiques. Dans son programme pour les élections autonomiques de 1997, le BNG précisait simplement que le Portugal et les pays de langue portugaise devaient être des interlocuteurs privilégiés de par leur appartenance à une même communauté linguistique.

Déjà, au début du XX^e siècle, Antón Villar Ponte avait introduit le thème économique dans son « Pangalléguisme », émettant l'idée qu'il serait profitable pour la Galice de favoriser le libre-échange avec le Portugal.

Selon Ramón López Suevos, la Galice comme le Nord du Portugal sont des zones économiques sous-développées avec une agriculture peu productive et un secteur industriel en crise. D'où la nécessité de construire un projet de développement englobant ces deux régions : « Une région qui embrasserait 50 000 km² et 6,5 millions de personnes et qui rééquilibrerait la vie économique dans la zone ibéro-occidentale changerait les conditions socio-politiques, éliminerait une poche importante de pauvreté et aurait une incidence très avantageuse sur la

¹ « Galiza agora, como sempre, vive no drama histórico da sua esquizofrenia, de ter unha cultura portuguesa — e nom obstante pertencer ao Estado Espanhol — de nom formar unidade política com Portugal. » (*Ibid.*).

² *Ibid.*

³ *A Nosa Terra*, Editorial, 8/01/93, n°551, p. 2.

Galice dans le domaine linguistico-culturel »¹. L'économie est aujourd'hui pour Ramón López Suevos le moyen d'arriver à ses fins, à savoir, la construction d'une même aire culturelle, économique et linguistique gallégo-portugaise, même si les réformes proposées sont loin d'une hypothétique union ibérique.

Les similitudes sociales et économiques associées à la proximité géographique, linguistique et culturelle fournissent un champ propice au développement d'une coopération entre entreprises. Les projets économiques ont ainsi remplacé les projets d'union politique. Miguel Anxo Pérez Pérez, vice-président du Parc technologique de Galice, souhaite que les aspects culturel et social (Chemin de St-Jacques, Xacobeo) servent de stimulant pour les jeunes de Galice et du Nord du Portugal afin qu'ils se connaissent mieux et entament des projets de coopération². Le Président de la Xunta de Galice, Manuel Fraga Iribarne, lui-même, juge que « la Galice et le Portugal sont le même peuple, malgré une séparation séculaire marquée par des circonstances politiques et dynastiques »³.

Ainsi, des initiatives institutionnelles commencent à être programmées de façon encore timide à partir de 1986 avec des rencontres entre chefs d'entreprises et hommes politiques des deux pays. L'Axe atlantique est créé en 1992 à l'initiative des maires des 13 villes les plus importantes de Galice et de la région Nord du Portugal. L'objectif est de développer la coopération sur des aspects aussi divers que l'amélioration des infrastructures et des équipements, la protection de l'environnement et du patrimoine culturel ou la promotion touristique.

Plus largement, la Galice et la région nord du Portugal se sont également appuyées sur la création de l'Europe des régions. Depuis 1989, elles ont intégré l'Arc Atlantique qui comprend 33 régions européennes

¹ « Unha rexión que abranxerá 50 mil quilómetros cadrados e 6,5 millóns de persoas e que re-equilibrará a vida económica na área ibero-occidental, mudará as condicións sócio-políticas, eliminará unha importante bolsa de pobreza e incidirá moito vantaxosamente para Galiza no plano linguístico-cultural. » (*Caderno A Nosa Terra*, juillet 1993, n°16, p. 4-5).

² Il souhaite le développement d'entreprises mixtes ou *joint ventures*, le rapprochement des universités du nord du Portugal et de Galice afin d'encourager la recherche, le transfert de technologie et la coopération scientifique et créer ainsi un grand centre d'affaires. (*Ibid*, p. 76-77).

³ « Galiza e Portugal son o mesmo pobo, a pesar dunha separación secular marcada por circunstancias políticas e dinásticas. » (*Ibid*, p. 14-16).

de l'Algarve à l'Ecosse¹. Au sein de la Conférence des régions périphériques maritimes d'Europe, cet Arc Atlantique existe sous la forme d'une commission présidée par Manuel Fraga Iribarne. Les promoteurs de cette organisation voulaient créer une nouvelle aire de croissance sur une façade Atlantique que l'élargissement de l'Union européenne à l'est risquait de marginaliser. Selon la Commission de Bruxelles, les résultats des coopérations ne sont pas à la hauteur des espérances², mais le projet de dissoudre cet Arc Atlantique dans deux ensembles arrimant, au nord et au sud, les régions atlantiques au continent s'est heurté à une violente opposition des élus concernés³. Ils voyaient là une nouvelle attaque contre une identité qui, par ailleurs, cherche toujours à s'imposer dans les esprits⁴.

L'identité de cet Arc doit être recherchée, selon le géographe galicien Andrés Precedo Ledo « dans ce qui est à l'origine de son nom, c'est-à-dire dans le caractère océanique, dans l'atlantinité ». Pour lui, l'Arc Atlantique est « un espace culturel façonné par la mer, raison d'être de bon nombre de ses activités économiques, de son organisation sociale, des relations humaines et des formes de vie des différents groupes de population »⁵. Et de citer les histoires, légendes et mythes liant les peuples de l'Arc atlantique : celle de Breogán, le celtisme ethnique des régions de Bretagne, Cornouailles, Ecosse, Pays de Galles, Irlande et Galice, les relations privilégiées entre l'Irlande et la Galice ainsi que les ressemblances de ces différents peuples en matière de folklore et de traditions.

Selon cet auteur, l'Arc atlantique n'est pas seulement un espace géographique « homogène ». C'est aussi « une réalité culturelle englobant les habitants des rivages de l'Atlantique européen ».

¹ Bordé de 2500 kilomètres de côtes, cet espace représente 21% de la superficie de l'Union européenne pour une population de 57 millions d'habitants.

² Dans le cadre du programme européen Interreg IIC (1996,1999), l'Arc Atlantique a fourni son programme avec deux ans de retard (*Le Monde*, 4/11/99, p. 13).

³ *Ibid.*

⁴ Andrés Precedo Ledo, géographe galicien, citant un texte lu lors de la présentation du festival littéraire des villes océanes, précisait : « l'Atlantique ne suscite pas d'emblée le sentiment d'une appartenance à un espace culturel commun [...] il ne semble pas y avoir aujourd'hui de sentiment atlantique affirmé. » (, Andrés Precedo Ledo, « Les cultures atlantiques, vecteurs de développement local », dans Gizard, Xavier, *Le colporteur des mondes*, Paris : Editions de l'Aube, collection territoires, 1997, p. 132).

⁵ *Ibid.*

L'objectif, selon Andrés Precado, est désormais de transformer l'image de cet Arc, la mer devenant le centre de l'identité de ces différentes régions périphériques, région ordinairement associées « à la marginalité par rapport aux lieux de croissance économique et d'innovation ».

L'Arc est perçu comme un outil pour bâtir une image de marque positive, éveiller ou affirmer une identité collective liée à la géographie mais surtout aux mythes, aux légendes, bref à l'imaginaire². On est ici entre héritage et innovation ; car l'imaginaire, souligne Jean-François Bayart, est d'abord interaction : interaction entre le passé, le présent et la projection du futur mais aussi interaction entre les sociétés dont les relations sont tamisées par leurs « consciences imageantes » respectives³. L'Arc participe également à un dispositif d'inclusion collective dans un « nous » revendiqué. L'atlantisme n'est pas réduit à un simple emplacement géographique ; il crée les conditions d'une synthèse culturelle génératrice d'une culture, d'une vision du monde, d'une organisation spécifique et originale et d'une identité propre.

La mythification du celtisme, la sublimation de l'époque gallégo-portugaise ou l'invention de l'atlantisme sont les fils conducteurs de l'affirmation d'une identité galicienne qui dépasse les limites de ses propres frontières et s'épanouit non pas en cherchant une racine unique mais en multipliant les rhizomes « racine multipliée et étendue en réseaux ». Cette notion de rhizome ne nie pas l'idée d'enracinement mais refuse le principe de racine totalitaire et définit toute identité dans ses rapports à l'autre⁴.

Cette réinterprétation du passé galicien, réalisée dans la perspective d'une prise de conscience d'une personnalité collective ou dans celle d'un futur utopique, tend à magnifier les périodes prestigieuses de son histoire. L'évolution historique moderne impose cependant aux références idéalisées et sublimées de s'adapter à un contexte toujours différent. Ainsi le mythe du celtisme est venu le premier construire les fondements de l'identité galicienne, l'exaltation de la *Gallaecia* s'est proposée de définir

¹ *Ibid.*

² « L'Arc atlantique, nuance *A Nosa Terra*, ressemble plus à une opération publicitaire qu'à un projet concret. On a la sensation d'être face à une tentative désespérée de définir « où l'on est » dans une époque de profonde crise. Cela semble plus répondre à des jeux de cartographie qu'aux réalités actuelles » (*Caderno A Nosa Terra, op. cit.*, p. 14-16).

³ Jean-François Bayart, *L'illusion identitaire*, Paris : Ed. Fayard, 1996, p. 143.

⁴ Zilá Bernd, *Littérature brésilienne et identité nationale*, Paris : Ed. L'Harmattan, p. 22.

Caroline DOMINGUES

un projet politique de confédération ibérique, et aujourd'hui l'atlantisme vient sceller un projet de coopération économique dans le cadre de la communauté européenne. Le concept d'identité n'est pas une essence mais finalement le produit d'une création permanente.